

THÉÂTRE

DE

RENÉ-CHARLES

GUILBERT DE PIXERÉCOURT.

~~~~~  
TOME QUATRIÈME.  
~~~~~



PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS - ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N°. 51.



L A

F O R T E R E S S E D U D A N U B E .

A C T E P R E M I E R .

Le théâtre représente une salle qui sert de parler aux prisonniers. Elle n'occupe que les deux premiers plans; elle est en pierre et ne présente aucun ornement. A gauche, une fenêtre grillée donnant sur la campagne; à droite, une porte qui mène dans la tour où sont renfermés les prisonniers. Au troisième plan, une grille en fer, à claire voie, mais très-élevée et posée sur un soubassement en pierre de la hauteur d'un pied, traverse le théâtre dans toute sa largeur. Dans le milieu une porte également grillée. Au-delà de la grille l'esplanade du château, couverte d'arbres et bornée par le mur du rempart qui s'étend obliquement de gauche à droite. Il est cinq heures du soir.

S C E N E P R E M I E R E .

P H I L I P P E , Soldats de la garnison.

(Au lever du rideau, une partie de la garnison est occupée à faire l'exercice sur l'esplanade. On voit près de la grille quelques recrues commandées par des caporaux. Philippeva, vient et donne partout son coup-d'œil.

P H I L I P P E , aux recrues.

GAUCHE ! droite ! gauche ! droite !...

(Il les suit pendant quelques instans, ensuite il va vers une division qui est au repos dans le fond, il donne le signal du roulement et fait manœuvrer cette division qu'il exerce successivement à tous les tems de la charge. A la fin de la charge à volonté et du feu de file, le tambour bat, et le détachement porte les armes.)

PHILIPPE, *portant la main à sa tasquette.*

Servir fidèlement l'Empereur et le beau sexe, Mademoiselle, est le devoir d'un soldat. (*Il sort.*)

SCENE VI.

VINCENT, ALIX.

VINCENT.

J'étais certain d'en venir à bout. Au fond, c'est un bon diable, il n'y a que manière de s'y prendre pour lui faire faire tout ce qu'on veut. (*On frappe à la porte du fond.*)

ALIX.

On frappe !

VINCENT.

C'est sûrement notre jeunesse !... (*il regarde par le guichet avant d'ouvrir.*) C'est cela même. (*Il ouvre la porte.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CÉLESTINE, *en savoyard, ayant sur le dos une caisse en forme de lanterne magique, et en avant une boîte où est sa marmotte*, THOMAS, PAULINE.

THOMAS.

Bonjour, mon parrain.

PAULINE.

Bonjour, cousin.

} *ensemble.*

VINCENT.

Bonjour, mes enfans, bonjour. Soyez les bien venus.
(*Il ferme la porte. Célestine s'approche doucement d'Alix et la tire par sa robe.*)

ALIX, *d part, après avoir reconnu Célestine.*
Célestine !...

PAULINE, *bas et vivement.*
De la prudence !

ALIX, *d part.*
O mon Dieu ! veille sur elle et sur nous !

VINCENT, *revenant au-devant de la scène.*
Je commençais à m'impatisser de ce que vous n'arriviez

La Forteresse du Danube.

E

pas. (*apercevant Célestine.*) Qu'est-ce que c'est que ce petit drôle là ?

P A U L I N E.

Cousin, c'est un savoyard qu'est venu hier au soir nous demander à coucher, j'étais seule cheux nous, il m'a conté ses malheurs d'si bonne façon, qu'ça m'a fait pleurer, moi.

T H O M A S , *avec humeur et à part.*

Oui, c'est ben intéressant l'histoire d'un savoyard !

P A U L I N E.

Et puis il m'a fait voir sa marmotte, sa lanterne magique, il m'a chanté trois ou quatre chansons ben jolies, et j'y ai donné un p'tit coin dans not' grange, où ce qu'il a dormi tout d'un somme. Quand il a su c'matin qu'nous venions au château, il a demandé la permission d'nous suivre, dans l'espérance qu'en montrant aux soldats son savoir faire, ça pourrait l'y valoir quelqu'p'tit profit.

V I N C E N T.

Vous avez bien fait de l'amener, mes enfans.

P A U L I N E.

Pas vrai cousin, qu'il est gentil ?

V I N C E N T.

Oui, vraiment.

T H O M A S , *contrefaisant sa femme.*

Pas vrai qu'il est gentil ?.... Je vous ai déjà dit, madame Thomas, que j'n'aimais pas qu'vous le regardissiez comme ça, ça m'déplaît, et il m'semble qu'vous ne devriez pas vous faire dire ces choses là deux fois.

P A U L I N E , *à Vincent.*

C'est qu'il danse joliment, allez !

V I N C E N T.

Tant mieux ; tu nous feras voir cela, mon garçon ?

C É L E S T I N E.

Avec plaisir, mon bon monsieur.

T H O M A S , *piqué, et effeuillant le bouquet qu'il tient à la main.*

Il semble que c'soit un'merveille que ç'savoyard là ! comm'si on n'avait pas des yeux, un nez, une bouche et une figure pus propre qu'la sienne, j'm'en vante. Comm'si on n'était pas la coqueluche du pays ! Comme si on n'savait pas remuer les jambes aussi ben qu'un savoyard !

P A U L I N E.

Allons , monsieur le raisonneur , au lieu d'faire vot' éloge , vous feriez ben mieux d'faire vot' compliment à vot' parrain et d'ly donner vot'bouquet.

T H O M A S.

Mon bouquet !.. ah ! c'est juste. (*Il le regarde , et paraît surpris de l'avoir déchiré.*)

P A U L I N E , riant.

Ah ! ah ! ah ! voyez donc , cousin , l'beau bouquet qu'il vous apporte !

T H O M A S.

Et bien , oui , j'ai d'l'humeur , beaucoup d'humeur.

(*Il déchire entièrement son bouquet et le jette à terre.*)

P A U L I N E , se moquant de Thomas.

Ah ! que j'serais honteuse d'venir souhaiter la fête à quelqu'un sans l'y apporter d'bouquet. (*Elle présente le sien à Vincent.*)

V I N C E N T.

Merci , mon enfant. (*il l'embrasse.*)

T H O M A S.

C'est vous qu'en êtes cause ; (*à part.*) mais tu m'payeras ça , va !... attends !

V I N C E N T.

Qu'est-ce que cela veut dire tout ça ? il me semble que vous ne faites pas trop bon ménage.

P A U L I N E.

C'est pourtant toujours de même depuis deux mois qu'nous sommes mariés. Nous nous querellons du matin au soir.

T H O M A S , bas à Vincent.

Oui , mais nous nous raccommodeons du soir au matin. (*haut.*) Au reste , mon parrain , vous n'y perdrez rien ; j'n'ai pas d'bouquet à vous offrir , mais j'vous répéterai mon compliment deux fois , ça reviendra au même.

V I N C E N T.

Je te dispense même de la première.

T H O M A S.

Mon parrain , ça n'est pas honnête c'que vous dites là !

P A U L I N E.

D'autant plus qu'il est joli , son compliment. Attendez , j'vas vous dire l'commencement , car il m'là répété au moins

vingt fois en venant... « Depuis plus de cinq cents ans que c'te forteresse existe , et que j'viens tous les ans.... »

(Vincent , Alix et Célestine se mettent à rire.)

T H O M A S.

Ah ! depuis cinq cents ans , j'viens tous les ans !... J'n'ai pas dit ça.... c'est une bêtise.

P A U L I N E.

Une d'plus , ça n'te fera pas grand tort.

T H O M A S.

Vous l'entendez , parrain , vous l'entendez et vous n'l'y dites rien ! Si ma femme ne m'respecte pas , qui est-ce qui m'respectera ?

P A U L I N E.

Personne , nigaud. Les hommes ont toujours c'mot à la bouche ; faites vous aimer , ça vaudra mieux.

T H O M A S.

Oh ! pour ce qu'est d'ça , j'n'ai pas besoin d'faire beaucoup d'frais ; il suffit qu'on m'voie , et c'est fini.

P A U L I N E , *souriant malicieusement.*

On n'veut pus t'voir.

V I N C E N T , *à Pauline.*

Pauline ! c'est toi qui le provoques , tu te fais un malin plaisir de le tourmenter.

P A U L I N E.

C'est pour rire , cousin ; il sait ben que j'l'aime d'tout mon cœur ; pas vrai , mon ami , qu'tu l'sais ben ? tiens , embrasse ta femme et qu'la paix soit faite. (*elle le caresse.*)

T H O M A S.

Et ben , oui ; voilà c'que c'est. V'là comm'sont les femmes , elles vous tourmentent , elle vous font enrager , elles vous font... tout ce qu'elles veulent... et puis par après , il leur prend fantaisie d'venir vous caresser , vous passer la main sous l'menton... Mon bon ami par-ci , mon petit cœur par-là... embrassons-nous , faisons la paix... et nous donnons là dedans , nous autres benêts , et nous sommes assez sots pour leur pardonner.

P A U L I N E.

Tu sais ben qu'M. l'curé nous prêche toujours l'pardon des injures.

T H O M A S.

Il a ben raison. C'est là vertu la plus nécessaire aux hommes qui s'marient.

(Pendant ce dialogue, Célestine et Alix, placées l'une à droite, l'autre à gauche, se sont fait des signes d'intelligence. Alix a montré à Célestine le pavillon où est renfermé son père; celle-ci a tiré de son sein une lettre qu'elle voudrait lui remettre; mais Vincent qui tourne la tête de tems en tems, dérange ce jeu de théâtre, et les force à prendre part à ce qui se passe en avant.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE.

ALIX, *allant au-devant de Philippe.*

Et bien, M. Philippe, que vous a répondu le lieutenant Olivier ?

P H I L I P P E.

Il permet que le chevalier Evrard prenne l'air pendant une heure, à condition qu'il ne sortira pas de cette cour et que je ne le perdrai pas de vue. Mais qu'à cela ne tienne, j'ai bon pied, bon œil.

T H O M A S, *à part, regardant Philippe.*

C'est juste ; il n'en a plus qu'un.

P H I L I P P E.

Et il faudrait être bien habile pour m'en donner à garder.

V I N C E N T.

Dans ce cas, je vais lui ouvrir la porte ?

P H I L I P P E.

Oui. (*bas à Vincent.*) Cela ne dérangera-t-il pas nos projets ?

V I N C E N T.

Pourquoi donc ? Seulement nous mettrons la table ici, au lieu de déjeuner chez nous.

P H I L I P P E.

Qu'importe, nous n'en boirons pas moins.

C É L E S T I N E, *bas à Pauline.*

Que d'obligations je vous ai, ma bonne Pauline ! je vais le voir.

P A U L I N E.

Il en arrivera ce qu'il pourra, mais il m'a été impossible de résister à vos prières et à vos larmes.

C É L E S T I N E.

Comptez sur une reconnaissance éternelle.

THOMAS, *venant à pas de loup entr'elles deux.*

Ah ! j'vous y attrape... qu'est-ce qu'vous avez tant à dire à c'p'tit vaurien-là ?

P A U L I N E.

Ça n'te regarde pas. Vas-tu recommencer ?

(Pendant tout ceci, Vincent est allé ouvrir la porte du pavillon, y entre et en sort un moment après avec Evrard.)

S C E N E I X.

LES PRÉCÉDENS, EVRARD.

E V R A R D.

Je vous remercie, Philippe. Bonjour mes braves amis.
(*Pauline, Thomas, Philippe et Vincent saluent Evrard.*)
Ah ! c'est aujourd'hui la fête de Vincent et vous êtes venus la célébrer ?... C'est bien.

A L I X, *bas à Evrard qui s'avance vers le banc qui est au-dessous de la fenêtre.*

Ne vous troublez pas... contenez votre joie... Célestine est ici.

E V R A R D, *bas.*

Célestine !

A L I X.

Près de vous... à gauche... en savoyard.

(Evrard s'assied, et, caché par Alix, il jette les yeux du côté où est Célestine, qui, de son côté, cherche à le voir. Au moment où leurs regards se rencontrent, ils paraissent au comble de la joie. La tendresse la plus vive se peint dans tous leurs traits ; ils semblent avoir reçu une existence nouvelle.)

P H I L I P P E, *montrant Célestine.*

Qu'est-ce que c'est que ce petit gaillard-là ?

(Célestine change d'intention sans changer d'attitude ; elle entend Philippe, elle sait qu'on a les yeux sur elle, et dès lors sa figure n'exprime plus qu'une curiosité niaise et naturelle à un savoyard.)

A L I X, *qui a vu le mouvement de Philippe.*

(*Bas à Evrard.*) On vous observe. (*Evrard cesse de regarder Célestine.*)

(Philippe regarde alternativement Célestine et Evrard pour savoir s'il y a de l'intelligence entre eux.)

P H I L I P P E, *d'une voix forte à Célestine.*

Qui es-tu ?

PAULINE , *qui craint que Célestine ne se trahisse, s'avance vers Philippe et s'empresse de répondre.*

C'est un...

PHILIPPE.

Laissez le répondre. Qui es-tu ?

CÉLESTINE , *sans se déconcerter et affectant même de la gaiété.*
Savoyard.

PHILIPPE.

Tu t'appelles ?

CÉLESTINE.

Célestin.

PHILIPPE.

D'où viens-tu ?

CÉLESTINE.

De bien loin.

THOMAS , *grommelant entre ses dents.*

Tu aurais ben fait d'y rester.

PHILIPPE.

Qui t'a conduit ici ?

CÉLESTINE.

M. Thomas et sa femme.

THOMAS , *d part.*

C'est ben malgré moi , va !

PHILIPPE.

Qu'y viens-tu faire ?

CÉLESTINE , *avec intention.*

Vous distraire un moment.

PHILIPPE.

A la bonne heure. Combien te faut-il pour cela ?

CÉLESTINE , *avec âme et finesse.*

Je suis déjà payée.

PHILIPPE.

Pas mal. (*d Vincent.*) Il est gentil ce petit bon homme.

THOMAS.

J'voudrais ben savoir c'qu'il a d'extraordinaire.

PAULINE.

Justement , c'est c'que tu n'sauras pas.

PHILIPPE.

Qu'est-ce que tu portes-là ?

C É L E S T I N E.

Ça, c'est une marmotte, et ceci, (*montrant la caisse qui est à terre à côté d'elle.*) c'est une curiosité. (*bas à Alix qui est auprès d'elle.*) Il y a là dedans un habit pour mon père.

T H O M A S.

Une curiosité ! ah ! j'aime ça, moi. Voyons... (*il va pour ouvrir la caisse.*)

CÉLESTINE, *laisse tomber son bâton sur le pied de Thomas.*

Doucement !

T H O M A S.

Et jarni ! doucement vous-même.

P A U L I N E.

C'est ben fait. Ça t'apprendra à être si curieux.

V I N C E N T.

Allons, mon petit homme, en attendant le déjeuner, chante nous quelque chose...

P H I L I P P E.

Danse nous la savoyarde.

T H O M A S.

Montre nous ta curiosité.

C É L E S T I N E.

Comme il vous plaira, mes bons messieurs.

(Elle se place au milieu du théâtre et fait danser sa marmotte. Thomas s'accroupit pour la voir de plus près.)

T H O M A S.

Oh ! la vilaine bête !

(Célestine en faisant sauter sa marmotte la jette au nez de Thomas.)

T H O M A S, *se relevant en colère.*

Parrain ! faites donc finir c'p'tit insolent-là !

P A U L I N E.

De quoi t'plains-tu ? C'est une caresse qu'elle a voulu t'faire.

T H O M A S.

Elles sont jolies ses caresses !... il devrait du moins lui couper les ongles.

C É L E S T I N E.

Voilà, messieurs, mesdames, ce que j'ai d'abord l'honneur de vous faire voir, après ça vient la petite chansonnette.

(Elle remet sa marmotte et distribue des cahiers de chansons à tout le monde en commençant par la droite.)

THOMAS.
Qu'est-ce qu'tu veux que j'fasse d'ça ? je n'sais pas lire.

CÉLESTINE, *avec intention.*

D'autres liront pour vous.

(Elle arrive à son père, et au lieu de lui donner le petit cahier, elle tire furtivement de son sein un papier qu'elle lui présente. Philippe, la voyant près d'Evrard, quitte sa place, et vient brusquement entre les deux. Célestine qui s'est aperçue à tems de ce mouvement, remet adroitement la lettre dans sa ceinture, reprend de la main droite le cahier qu'elle destinait à son père, et le lui présente au moment où Philippe arrive)

PHILIPPE, *prenant vivement le cahier, et regardant fixement Célestine et Evrard.*

Qu'est-ce que cela ?

CÉLESTINE, *sans se déconcerter.*

Ça ? c'est un cahier comme les autres.

PHILIPPE, *parcourt le cahier, l'examine et le rend à Evrard.*

C'est bon. (à Célestine.) Allons, mon garçon, chante.

CÉLESTINE, *prend son cahier.*

LE BERGER DU DANUBE, *histoire véritable....* C'est la première du cahier. Attention tout le monde (1) !

(Evrard et Alix prêtent une oreille attentive.)

Premier couplet.

A l'ombre d'un vieux chêne,

Un jeune pastoureau,

Chantait ainsi sa peine,

En gardant son troupeau ;

« Là-bas, tout ce que j'aime

» Languit sous les verroux ;

» Las ! par quel stratagème

» Tromper l'œil des jaloux ?

(à Evrard et à Alix avec intention et à demi-voix.)

M'entendez vous ?

(à Vincent et aux autres avec beaucoup de gaieté.)

M'comprenez vous ?

• THOMAS.

Il nous prend donc pour des bêtes, mon parrain ? pardine ! ça n'est pas difficile à comprendre. C'est quelque mauvais

(1) Ces couplets pourront être chantés par Pauline dans le cas où l'actrice chargée du rôle de Célestine n'aurait pas de voix. Cependant il est préférable, à tous égards, que ce soit Célestine qui chante.
La Forteresse du Danube. F

sujet à qui on refuse un'fille que l'papa enferme pour qu'all' n'fasse pas des siennes avec sôn amoureux.

C É L E S T I N E.

C'est étonnant comme vous devinez ça, dès qu'on vous l'a dit.

Second couplet.

En l'absence du père
Se présente un vieillard ;
L'amour, dieu tutélaire ,
Tient Argus à l'écart.
La bergère s'habille
Comme son bien aimé ;
Sous des habits de fille
L'amant est enfermé.
M'entendez vous ?
M'comprenez vous ?

T H O M A S.

Ma foi non ! pour celui-ci, j'n'y comprends rien.

P A U L I N E.

Nigaud ! comment tu n'comprends pas qu'c'est l'berger qu'était déguisé en vieillard, et qu'il a changé d'habit avec sa maîtresse ?

T H O M A S.

A quoi qu'ça sert c'te mascarade-là ?

P A U L I N E.

Ça sert à faire échapper la fille.

T H O M A S.

Ah ben ! par exemple ! il fallait que l'gardien fut ben bête pour s'y laisser prendre... Si j'avais été là, moi, ah ! ah !... ils auraient trouvé à qui parler.

C É L E S T I N E.

Oh ! vous êtes fin, vous !

Troisième couplet.

Le pastoureaux fidèle
Invente un nouveau tour,
Pour rejoindre sa belle,
Et fuir de ce séjour.
Le père outré, menace,
Il paraît sans pitié ;